

SOCIETES

Revue des Sciences Humaines et Sociales

VARIA



Prison
Avis 94.

Pluralisme
Place du tiers
Rythme et société

1994

DUNOD

N° 44

Sommaire

CONTRIBUTIONS

La raison interne	
Michel Maffesoli	127
Rembrandt de Langbehn à Simmel : du clair obscur de « l'âme allemande » aux couleurs de la modernité	
Jacques Le Rider	145
Rythme, rituel et temporalité sociale	
J.-L. Cruvillier	157
Autour de la théorie de l'action sociale	
José Machado Pais	163
Pluralisme religieux et culturel	
Jorge Dias	171
Le concept de la construction sociale de la réalité, instrument d'exploration de la dimension cachée	
Daniel Decotterd.....	175
L'amour et la place du tiers	
Serge Chaumier	181
Luxe, luxure et luxuriance	
A.M. Déas de Sterio	191
Imaginaire et visions du féminin : la création dans le vêtement contemporain	
Martine Paoli-Elzingre	197
Des mots contre les maux	
Angelica Madeira	213
Migrants et espaces de migration : cadres conceptuels de référence culturelle	
Maria-Beatiz Rocha-Tindade.....	221
Une vie entre parenthèses. Utopies et chroniques des migrants portugais en Europe	
Albertino Goncalves.....	229

ACTIVITÉS SOCIOLOGIQUES

Livres.....	235
--------------------	-----

Une vie entre parenthèses. Utopies et chroniques des migrants portugais en Europe

Albertino GONCALVES

Les propos ici développés portent sur quelques aspects de la manière de se situer dans l'espace (topies) et dans le temps (chronies) des migrants portugais en Europe, voire d'une typification qui en est faite et qui concerne encore un large éventail de l'ensemble. Un prototype de cette typification apparaît dans la représentation archétypale réussie par le monument esquissé dans le montage ci-dessous, qui, dans une petite ville du Nord du Portugal, rend hommage aux migrants.

Il s'agit d'une matérialisation sémiotique de l'être migrant qui unit le contradictoire dans un cadre mythique et idéologique (1). Par son expressivité, par le détour du regard, par ce qui est donné à voir et par ce qui reste caché, ce monument parvient à satisfaire les divers agents – avec leurs intérêts, axiologies et idéologies spécifiques – susceptibles de devenir des récepteurs-investisseurs de sens, de l'enfant de migrants à l'archevêque.

Parmi les traits de cet hommage nous retiendrons les états du migrant accentué : l'avant signifié par le départ et l'après signalé par le retour au pays natal. Les images et les inscriptions qui l'accompagnent font à peine allusion à la période de séjour à l'étranger. Elles inscrivent en creux l'absence de l'être migrant, en tant que tel, c'est-à-dire « émigré », dans la société d'origine, en se concentrant sur le candidat, celui qui va devenir mais qui n'est pas encore migrant, et sur celui qui a bouclé le cycle, qui, une fois qu'il a subi avec succès l'épreuve, ne l'est plus. Cette façon de contourner l'être migrant, à peine évoqué, s'ajuste aussi bien à la manière de se situer dans le temps et dans

l'espace du type de migrants auxquels se réfère le monument qu'à une certaine cécité que les résidants tendent à manifester à leur égard (2). Tout se passe comme si le séjour à l'étranger n'avait aucune place dans la société portugaise. Il s'agit d'une période suspendue dans une trajectoire qui toutefois ne prend un sens que par et pour la société d'origine, l'existence par soi-même étant déniée. La mise entre parenthèses d'une vie, symbolisée par cette double image, qui marque l'ouverture et la fermeture des parenthèses, va à l'encontre des imaginaires des migrants et des résidants.

Il y a de multiples façons de définir des situations dans l'espace. L'on peut être dans un lieu mais la situation peut toutefois être substantiellement déterminée par un autre lieu. On ne peut pas dire qu'un migrant est « ailleurs » (société d'origine) étant « ici » (société d'accueil), à moins que l'on ajoute que cet ailleurs (« là-bas ») est un ailleurs d'ici où il est recréé. Ajoutons que l'on peut construire dans un espace donné des simulations, des lieux simulacres d'autres lieux appartenant à un autre espace. Précisons cependant que ces lieux simulacres, quoique se référant à d'autres lieux en diffèrent, et deviennent des lieux réels où se définissent des situations *sui generis*. Ces deux notions, de présence subjective de lieux réels où se définissent des situations qui se tissent dans d'autres lieux et de lieux simulacres qui se veulent des répliques de lieux de référence, sont importantes pour saisir la manière d'être des migrants.

En ce qui concerne le temps, à côté du temps « objectif » (métrique, linéaire, découpable et interchangeable) il faut considérer le temps subjectif, le temps vécu sous deux formes : le temps perçu, relatif au sentiment du temps qui passe, du temps qui coule, plus ou moins long, et le temps marquant, relatif au temps que l'on vit, que l'on retient, plus ou moins intensif ou pertinent.

Dans le cycle annuel, le temps marquant des situations principalement définies par la société d'origine (comme lieu objectif de séjour et, surtout, comme lieu de référence) peut être tel qu'il peut être envisagé comme supérieur au temps défini par la société d'accueil.

Lors des vacances « passées au pays », où « le temps passe vite » mais duquel on « profite » beaucoup, le temps marquant dépasse de loin des limites qui représentent le temps objectif, en général 4 à 5 semaines. Temps de rythme rapide, d'effervescence, le migrant vit davantage dans les vacances. Cette période est une parenthèse à l'intérieur des parenthèses et renvoie à leur extérieur. Il s'agit d'un temps de catharsis et d'inversion sociale où le migrant se débride. A la fois attaché à la tradition et projeté vers l'avenir, le migrant vit et simule son retour définitif. Il quête déjà l'autre qu'il convoite et qu'il sera un jour. Parce qu'il veut « faire figure » il investit des personnages qu'il maîtrise mal ou qui lui échappent, exposant de la sorte sa face à la ridiculisation de la part des résidents. Le migrant est tiraillé entre la quête de la société qu'il a quittée et celle du personnage qu'il s'efforce de devenir.

Une partie considérable du temps de séjour à l'étranger est vécue sous le signe des vacances (modalité de présence de la société d'origine dans la définition de situation). Les mois qui précèdent les vacances constituent déjà une période où l'on y pense sans cesse, où on les projette et les programme, où

l'on développe un « vécu anticipatoire », subjectif et intersubjectif, des vacances, en les jouissant à l'avance... « bientôt ce seront les vacances », alors qu'il manque encore quatre mois ; on téléphone à la famille au Portugal, trois mois avant, pour lui annoncer que « les vacances sont déjà à la porte » ; on se fait des achats et commente « la figure que l'on fera à la messe du dimanche » avec tel ou tel habit...

Si la période des vacances n'est jamais suffisante et passe en un clin d'œil (il s'avère impossible de faire tout ce qui avait été programmé ou que l'on désirait, « le moment de l'adieu » surgissant « alors qu'elles étaient dans le mieux » ou « elles commençaient à devenir effectivement des vacances ») ; il n'est pas moins vrai que l'on y a « vécu plus que pendant toute l'année » et qu'il en reste beaucoup à retenir, rêver, songer et raconter. En outre la période qui succède aux vacances est de stabilisation et de relâchement (même s'il s'agit d'un temps de travail !) puisque l'entrée progressive dans la routine fatigue moins que le « repos » des vacances (« j'en reviens plus épuisé que j'étais parti »). Les vacances perdurent en se prolongeant à l'intérieur de cette nouvelle période. Dans les mois qui suivent les vacances, l'on procède à une « reviviscence » des vacances. On pense, commente et communique à volonté ce qui s'est passé dans la société d'origine retrouvée. On le fait individuellement, à l'intérieur du ménage, dans les associations, dans les groupes informels constitués par les réseaux de rapports dyadiques qui lient essentiellement des compatriotes.

Schématiquement, le cycle annuel pourrait se diviser en quatre périodes : les vacances et son temps fort, son « super-vécu », la période avant les vacances et son « vécu anticipatoire », la période post-vacances et sa « reviviscence », et la période de transition avec son « infra-vécu ».

Dans une autre optique, pendant le séjour à l'étranger, surtout lors du « temps de loisir », le migrant vit des situations, soit dans des lieux simulacres soit dans d'autres lieux, marqués par la société d'origine. Ce temps disponible est, en général, consacré « aux siens » (parents et amis, presque tous des compatriotes, qu'ils soient à l'étranger ou dans la société d'origine) et à « son pays ». On pense aux personnes chères, on rêve de la maison à construire ou qui n'est pas complètement achevée, on lit et commente *A bola* (3) ou le journal régional, on réunit la famille, visite les amis, participe aux activités des associations, l'on va à la messe ou au marché de Villiers et danse dans les « bals-marchés matrimoniaux » du Bataclan, de Wagram, du Globo, du Week-end... Bref, nous nous trouvons devant des situations où les topiques, la langue, les participants, les attitudes et les gestuelles font d'avantage allusion à la société d'origine qu'à la société d'accueil, le migrant étant d'avantage dans « son pays » que dans « la terre des autres », soit par le voyage mental, soit par la socialité créée, soit par le vécu en des espaces plus ou moins simulacres de la société d'origine. Seulement ceux qui n'ont pas partagé le vécu migrant peuvent prendre trop au sérieux une interprétation *stricto sensu* des « ruptures », des « déracinements », des « dépaysements » de la trajectoire du migrant. Les liens, parfois d'authentiques chaînes, ne se rompent pas et sont constamment (re)créés aussi bien à l'étranger qu'au pays d'origine.

Reprenant la question du temps, non plus dans le cadre du cycle annuel, mais dans la chaîne migratoire, dans la trajectoire du migrant, la période d'émigration est subjectivement mise entre parenthèses avec des limites subjectives extrêmement proches. Le temps objectif de séjour à l'étranger, même lorsqu'il est supérieur au temps vécu dans la société d'origine, en ce qui concerne le migrant, dans le cadre du temps marquant, devient considérablement inférieur. Il s'agit d'une hypothèse découlant de l'observation participante avec des migrants et qui fut verbalement exprimée par un interviewé dans la sociabilité si spécifique qui se crée dans les wagons-lit du Sud-express qui traverse la France en direction du Portugal. Avec cinquante-quatre ans d'âge et trente-six en France, retournant pour une semaine acheter un lopin de terre proche de la maison encore en construction, questionné sur les raisons qui l'attiraient vers son village alors, qu'à son dire, il était bien en France et y avait passé la plupart de sa vie, ce migrant me confia : « Vous savez, les trente-six ans que j'ai passés en France ne représentent pour moi que trois et ceux que j'ai vécus au Portugal me semblent plus de quarante... » Des phrases du genre : « ici l'on ne vit pas », « on n'est pas ici pour vivre sa vie mais pour gagner de l'argent », « je voudrais que les jours fussent des secondes » sont fréquemment émises par les migrants.

Cette hypothèse de la vie de « l'immigré » comme une période entre parenthèses, un temps suspendu et un être qui n'a pas de valeur en soi, élucide plusieurs traits du comportement des migrants, en particulier des premières vagues du dernier flux migratoire vers l'Europe. Il y a une « infralatitisation » du temps et de l'être migrant et une « superlatitisation » du temps et de l'être dans la société d'origine.

La force des attaches au pays et le caractère spécifique de la topie et de la chronie des migrants portugais nous permettent de mieux comprendre pourquoi ils sont aussi soumis et travailleurs et si peu revendicatifs dans la société d'accueil, en opposition, par exemple, avec les migrants maghrébins. Ils ne sont pas là « pour faire figure » ni pour « monter dans la société d'accueil », ils sont là pour gagner de l'argent et rentrer dans leur pays. S'ils cherchent à améliorer leur situation dans la société d'accueil, c'est fondamentalement pour parvenir à un être davantage vivable et non pour obtenir une intégration plus parfaite. Collectivement, ils bénéficient, soit des revendications des autres (ouvriers et immigrés), soit de leur propre conservatisme, étant les plus recherchés et les plus estimés. Ceci ne signifie pas qu'ils sentent davantage de respect ou d'admiration pour la société d'accueil. Peut-être, s'agit-il même du contraire. A chaque fois qu'ils le peuvent, ils rusent avec le système, travaillant au noir pour épargner quelques sous de plus. Pour un nombre significatif, la société française, par exemple, est pathologique et pathogénique et ils s'esquivent, autant qu'il leur est possible, de son influence (par exemple beaucoup envoient leurs enfants étudier au Portugal parce que « la société n'est pas bonne pour les jeunes »). Ils revendiquent moins que les maghrébins la reconnaissance de leur identité puisque, contrairement à ceux-ci, l'avenir de celle-ci n'est pas en danger, parce que leur futur et, en grande partie, leur présent ne sont pas là, mais dans leur pays. Ils vivent dans le cadre d'une existence suspendue qui peut supporter maintes

lacunes, sauf pour ce qui met en cause la raison d'être de cette existence : l'épargne, l'avenir ailleurs (par exemple leurs enfants).

Albertino GONCALVES

Universidade do Minho

NOTES

- (1) ALVES A. *Presse régionale et émigration. Analyse sémiotique du discours sur le émigrants dans les journaux de Braga*, Louvain-la-Neuve, Cabay, 1984, p. 237 et suivantes.
- (2) GONCALVES A. *O presente austente. O emigrante na sociedade de origem*, Universidad do Minho, Braga, 1986.
- (3) Journal sportif très coté parmi les migrants portugais.